

N°4 - Avril 2009 : JOURNÉE D'ÉTUDES FRANCO-BELGE

« LA PAROLE DU JEUNE, QU'EN FAISONS-NOUS? »

➔ EXPOSE

Une expérience d'atelier d'écriture

par Christophe Caron, Educateur au Foyer d'Action Educative d'Arras

Je vais vous parler d'une aventure qui dure depuis 6 ans au FAE d'Arras, et qui se déroule par le biais d'un atelier d'écriture. Le foyer d'Action éducative d'Arras est un établissement de la protection judiciaire de la jeunesse qui accueille des garçons et des filles entre 14 et 18 ans, qui sont tous placés sous mandat de justice par un juge des enfants. L'action de l'atelier d'écriture depuis 6 ans se fait en collaboration, et c'est important, avec une association qui s'appelle l'association « Couleur du présent », dont les statuts déclarent pouvoir promouvoir l'écriture et la littérature d'expression populaire et de critique sociale. On était parti du désir de travailler l'écriture du fait qu'on n'était pas des spécialistes de la chose, qu'on ne voulait pas tout mélanger, et que d'avoir un support associatif est extrêmement important d'une part dans l'aspect matériel, parce que c'est eux qui gèrent l'aspect financier, droit d'auteurs, contact avec les maisons d'édition. Mais ils ont aussi dans leur giron, tout un rayon de spécialistes de l'écriture, qui sont : des écrivains, des metteurs en scène, des journalistes, des gens dont c'est le métier d'écrire. Et qui sont des gens qui sont sensibilisés à l'écriture avec des publics en difficulté. Notamment avec un personnage qui s'appelle Ricardo Montserrat, qui est metteur en scène et écrivain, qui a énormément travaillé avec des publics tels que les gens du voyage, mais aussi avec des gens qui étaient chômeurs de longue durée. Donc on travaille avec les jeunes par le biais d'associations, avec différents intervenants. C'est une action qui coûte cher : un atelier d'écriture par an c'est à peu près 10 000 euro. C'est subventionné à la fois par la PJJ, par ce qu'on appelle des crédits d'intervention, mais c'est aussi

subventionné par la direction régionale du travail et de l'emploi et de la formation professionnelle, sur une ligne de crédit qui est citée comme une ligne de crédit pour lutter contre l'illettrisme.

Ces dernières années, on a eu plusieurs productions écrites. On a participé à des concours d'écriture, avec un écrivain qui s'appelle Frédéric Fajardie, qui a écrit plus de 300 ouvrages et qui a eu le mauvais goût de mourir le 1er mai 2008, ce qui pour lui était un vrai pied de nez, sachant que c'est quelqu'un qui était extrêmement engagé sur le versant social. Donc on avait travaillé sur des concours d'écriture avec cet écrivain-là, et depuis trois ans nous avons travaillé avec Ricardo Montserrat sur plusieurs projets. Dans un premier temps un feuilleton radiophonique dont le titre est « Niklazemi » (24 épisodes à écouter sur www.radiopfm.com). De notre côté on avait édité un livre disque, donc un livret avec l'ensemble du texte plus des CD qui avaient été remis aux intervenants. On a édité il y a deux ans un carnet de voyage qui s'appelle « Ravioli et crustacés ». Donc c'est un carnet de voyage qui avait été réalisé sur 10 jours. Et nous venons de sortir, c'est une avant première, un photo roman, qui s'appelle « Ma vie est un photo roman », qui est notre dernière production. Nous avons choisi un style qui est le style désuet, le style du photo roman. Et cet été on a fait un carnet de voyage de nouveau qui s'est déroulé en une semaine sur les sites historiques de Berlin, donc sur les chemins de mémoire avec un journaliste d'origine burkinabé, qui s'appelle Sériba Traoré, et un illustrateur qui s'appelle Darwin, qui avait déjà participé au premier carnet. Voilà pour ce qui est de notre production.

La philosophie du projet

Comment fait-on émerger la parole des jeunes par le biais des ateliers d'écriture ? D'emblée, c'est posé comme un atelier d'expression artistique et pas un atelier plus proche de l'illettrisme. Parce que je pense que ce serait une catastrophe d'emblée d'afficher ça auprès des jeunes en disant « on va faire du français aujourd'hui ». C'est tout d'abord l'expression artistique qu'on peut exprimer par l'écrit et qu'on peut exprimer aussi par la mise en scène par du théâtre. Ça s'inscrit dans un projet pédagogique qui est porté par l'ensemble de l'équipe. **L'atelier d'écriture apparaît clairement dans le projet de service, donc c'est quelque chose qui est institutionnalisé.** Parce que vu la lourdeur de la mise en place des dossiers de crédit, ce ne sont pas des choses qu'on peut faire au coup par coup. Ce sont vraiment des choses qu'il faut institutionnaliser, parce que d'une année sur l'autre il faut être capable de décrire des projets qui verront le jour deux ans après. C'est porté par l'ensemble de l'équipe, c'est absolument nécessaire. Il ne faut pas que ce soit uniquement l'objet d'une ou deux personnes, parce que sinon quand les personnes partent, l'atelier meurt, et quand la personne est absente, personne ne prend le relais. Donc il faut absolument que ce soit porté par l'ensemble de l'équipe. Donc cela donne lieu à un atelier qui peut s'étaler sur des périodes de quelques mois, à raison d'une séance toute les deux semaines, des séances de deux heures, entre 18 et 20 heures par exemple. Ce qui demande un investissement des jeunes assez important puisque c'est leur heure de sortie; puisqu'ils ont une sortie libre entre 17 à 19 heures. Et donc l'amputer d'une heure pour venir faire un atelier d'écriture à 18 heures c'est quand même leur demander énormément d'investissement. Mais ça marche. Parce que le principe c'est que il n'y a pas de participation obligatoire. La participation est obligatoire pour la première séance pour chacun, puisque c'est une entrée et sortie permanente. Donc la première séance est obligatoire, ensuite c'est laissé à l'appréciation de chacun. Et donc le talent des intervenants, c'est de faire en sorte que les gamins approchent et qu'ils y trouvent une place et qu'ils viennent y participer le plus qu'ils peuvent. Puisque la difficulté, comme on a un turnover important, des arrivées et des sorties en permanence, c'est de pouvoir faire participer les jeunes sur certains créneaux,

en sachant très bien qu'ils ne pourront pas aller jusque la fin. Sur le projet « Niklazermi », je pense que sur le projet d'écriture qui s'était étalé sur 5 mois sur l'ensemble du groupe, sur la quinzaine de gamins qui ont participé, seul deux jeunes ont fait la séance d'ouverture et la séance finale. Et comme c'était l'écriture d'un feuilleton, chacun pouvait venir prendre sa place à chaque fois sur un épisode différent.

Alors, quel bénéfice peut-on en tirer ? Puisque finalement si on fait ça ce n'est pas pour avoir le plaisir de sortir un bouquin, c'est pour voir quel bénéfice on a par rapport à l'action éducative auprès des jeunes. Nous on considère que l'atelier d'écriture est une espèce d'espace de parole qui peut être, je l'ai mis entre guillemets, quasiment institutionnel. **C'est-à-dire que c'est un lieu de parole où on a le droit de tout dire, à condition de respecter la règle du jeu qui a été posée par l'intervenant, qui ne sont pas les éducateurs, qui sont des écrivains.** C'est-à-dire qu'on est là pour produire quelque chose, et on peut y mettre des paroles, mais à condition que ça ait un sens. Tandis que Niklasermi par exemple, si vous allez l'écoutez vous entendrez que c'est quand même extrêmement violent; ça parle du meurtre d'une jeune fille qui a été dépecée. Donc on avait le droit de tuer une jeune fille et de la découper en morceau mais à condition que ça ait un sens dans l'histoire, ce n'était pas de la violence gratuite. Et si on animait quelque chose qui venait de la vie du foyer dans l'épisode, et bien il fallait que ça ait un sens. Ce n'était pas pour dénigrer un tel, ou dire du mal des éducateurs parce qu'ils n'avaient pas voulu leur donner du Nutella. C'est parce que ça avait un sens, mais on avait le droit de le dire. Et donc avec Niklasermi, on a des vrais morceaux de vie institutionnelle. Quelqu'un qui a un peu le regard affûté retrouvera des morceaux de vie en hébergement. Il y a des morceaux de politique parfois; puisque ça avait été écrit pendant la campagne sur la constitution européenne et certains jeunes s'y étaient intéressés. **Donc c'est un espace de parole qui peut être considéré comme institutionnel.**

C'est important aussi sur la dynamique de groupe parce qu'on se rend compte que ça rythme la vie de l'établissement. Au bout d'un moment, les jeunes attendent l'atelier d'écriture et viennent s'y présenter régulièrement pour venir s'exprimer.

Et c'est aussi important parce que une des difficultés en hébergement c'est à la fois de prendre en charge la dynamique de groupe et de ne pas oublier la démarche individuelle. C'est-à-dire que si on a dix gamins, il ne faut pas oublier que ce sont des individus, et ce n'est pas qu'un groupe qu'on gère, et parfois il faut aller chercher la parole de l'individu.

Dans les textes, il y a de vrais morceaux de vie. Il y a des textes complets qui relatent des périodes de vie. Je pense à un jeune homme qui s'appelait Baptiste qui avait été adopté, qui était d'origine brésilienne. Il n'avait jamais voulu nous parler de sa vie avant d'être adopté, donc avant l'âge de 6 ans. Dans le texte qu'il a fait, sous forme de rap, il parle de sa vie de jeune garçon qui a été adopté et qui est venu vivre en France dans un pays dont il ne comprenait pas les codes. Et puis dans les bénéfices qu'on en tire c'est aussi une valorisation de l'action que peuvent avoir les gamins, où ils montrent que finalement ils sont capables de faire d'autres choses que de faire parler d'eux dans le journal, parce qu'ils ont commis des délits, des colonnes de faits divers.

A chaque fois qu'on sort un ouvrage, on a une couverture médiatique et un article de journal montrant que les jeunes sont capables de sortir des ouvrages d'expression littéraire. Et tout ça c'est vraiment extrêmement valorisant. Lors du salon du livre d'expression sociale du 1er mai, nous avons maintenant un stand en tant qu'auteur, à côté d'autres auteurs et c'est quand même extraordinaire pour nous. Les jeunes sont là et présentent les ouvrages qu'ils ont réalisés. Et même s'ils n'ont pas participé ils se l'approprient et ils savent très bien parler de ce dont ils ne sont pas à l'origine, mais qu'ils reprennent à leur compte, et ça montre qu'ils ont bien compris comment ça fonctionnait et quel était l'intérêt du projet.

Pour conclure, puisque les auteurs sont absents mais je fais un peu leur porte-parole avec leur accord, je vais vous lire un petit extrait de la préface de « Ma vie est un photo roman ». Ce qui a été écrit par Ricardo Montserrat, et ça fait le lien ce que disait le docteur Thill ce matin, sur l'image, la violence des images, d'internet, des jeux vidéos, de la télé et de ce qu'on peut en tirer au niveau de la parole.

*« Avec des jeunes qui ont souvent une vision de leur environnement, de la réalité faussée, dévoyée ou limitée par la culture de la télévision et des jeux, nous avons eu envie de regarder le monde autrement. Nous avons tenté de décrire ce qui ne se voit pas, ce qui se sent, se devine, mais aussi ce qui ne peut pas se dire, ce qui se pense, ce qui se rêve, à travers les images que nous avons ou donnons de nous-mêmes. Nous avons tenté de sortir des clichés, des stéréotypes, et recadrer, redonner du sens et de la profondeur au réel. Nous avons réussi à redonner une image physique, concrète à l'imagination. Capacité de mettre des images sur ce que l'on sent, ce que l'on voit. Notamment les émotions, les idées. »
- Ricardo Montserrat.*

Question : Pourquoi travailler avec des intervenants extérieurs ?

M. Caron : Lors des ateliers d'écriture il y a le professionnel qui est là comme intervenant et qui explique comment ça va fonctionner, qui est un peu garant du cadre de la chose. Il y a des jeunes et des adultes. Et lorsqu'on se met à écrire, je ne fais pas dans l'angélisme en disant qu'on est tous au même niveau. Il y a les jeunes qui nous sont confiés et puis des adultes. Mais tout ce que l'on peut écrire, que ce soit par un jeune ou par un adulte, est pris en compte par un intervenant de la même manière. C'est-à-dire que le personnage qui est porté par un jeune a autant d'intérêt que celui qui est porté par un adulte, même si celui-ci écrit un français impeccable, alors que de l'autre côté cela ne sera pas écrit de la même manière. Donc l'intervenant permet de faire tiers et de remettre tout le monde au même niveau face à l'activité. Donc ça nous semble essentiel. Ensuite, il y a une vraie technique d'atelier d'écriture. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut improviser. Je pense à ce que disait le docteur Thill ce matin quand il disait que l'on parle de questions anodines et puis on arrive à faire quelque chose. Ça m'a rappelé exactement le début des ateliers d'écriture. Avec Niklasermi ça a commencé comme ça, l'écrivain nous a donné un petit questionnaire : écrivez moi un son qui vous semble insupportable. La dernière fois que vous vous êtes engueulé avec quelqu'un c'était comment ? Et à partir de là on a réussi à construire une vraie histoire.

Question : Quand on travaille avec des publics en difficulté, il arrive parfois que des productions soient déclarées professionnelles sans en avoir la valeur. Quand on dit aux gens « oui c'est bien pour quelqu'un comme toi ». Vous voyez ce que je veux dire ?

M. Caron : On n'est pas des écrivains. L'intérêt c'est justement ce qu'ils expliquent dans leur statut, c'est de pouvoir donner la parole à tout le monde et de pouvoir s'exprimer. On peut être auteur sans être un professionnel de la littérature. Et de ce fait, les différents intervenants sont parfois des écrivains qui vivent de leur plume, d'autres peuvent être des journalistes mais aussi poètes. Et ça donne un éventail assez large. Et puis en plus à chaque fois on choisi un média qui est différent.

Question : Je trouve fantastique que les jeunes puissent parler sans que la parole ne serve à rien si ce n'est une production créative et artistique. Nous qui sommes toujours dans la recherche de l'émergence de la parole des jeunes pour qu'elle serve. Elle sert à la protection, elle sert à comprendre la famille, elle sert pour la justice. Là les jeunes finalement travaillent tout autant qu'ils le feraient dans une consultation, mais pour une oeuvre créatrice qui les aide sans doute à cheminer dans leur problématique, mais dont personne ne se saisi, à part pour le plaisir de lire un texte. Je trouve que c'est vraiment un questionnement pour nous qui sommes toujours à la recherche d'une parole mais pour en faire quelque chose.

M. Caron : D'ailleurs, dans le projet « Ravioli et crustacés » il y a une phrase intéressante à cet égard. Je la cite : « On a parfois galéré, on s'est souvent ennuyé, mais ce n'est pas vraiment s'ennuyer que d'apprendre à ne rien faire. »

Question : Je voulais revenir sur l'impact que peut avoir ce type d'atelier dans la vie institutionnelle du foyer. Il y a des accès de violence, il y a des périodes de crise pour un jeune, en quoi ce type d'atelier participe à une vie un peu plus sereine ou pas ? Est-ce que ça a une influence ou pas ?

M. Caron : Parfois on se rend compte qu'il y a une influence qui transparaît au sein de l'institution. Mais comme je le disais tout à l'heure, les ateliers d'écriture permettent aussi de la dynamique. On sait qu'il va y avoir un atelier d'écriture, qu'on va accueillir quelqu'un qui vient de l'extérieur, et qu'à la limite la moindre des politesses c'est de pouvoir l'accueillir, que quand il arrive il sente bien. Un jour par exemple, il y avait eu un épisode de violence avant l'atelier. Finalement, alors qu'on était parti pour faire un peu d'écriture ce jour-là et faire avancer le texte, on s'est rendu compte que ça allait à l'échec. Et donc Ricardo avait décidé de mettre en scène un épisode qui avait été écrit de l'année précédente. Donc ce jour-là on n'a pas écrit, mais on s'est mis en scène. C'est-à-dire qu'on a fait du théâtre, donc ça a été une action un peu physique; il a fallu s'approprier ce qu'on avait écrit auparavant, et puis ça a été un peu un lieu qui a été là pour se défouler. Nous on a mis en place de la parole, parce qu'en plus c'était une scène un petit peu chaude de bagarre, et ça a été le talent de Ricardo puisqu'il est aussi metteur en scène, de pousser un peu les gens en disant « Tu dois me faire une scène où tu es en colère, parce que tu as de la colère. Vas-y, mets-toi en colère et puis on verra. Mais je te rappelle que c'est un jeu et puis on va fonctionner comme ça. » Et on se rend compte que c'est quelque chose qui vient désamorcer des situations souvent. Et on se rend compte aussi qu'il y a respect énorme de la part des jeunes pour les gens qui interviennent. Il y a un investissement qui est important. Surtout lorsque ce sont des productions qui ont été faites en camp, où les intervenants sont venus passer une semaine avec nous. Ce n'est pas facile, quand on n'est pas éducateur, de se retrouver avec 7 ou 8 gamins en camp toute la semaine à partager l'activité, à partager tous les moments du quotidien. Et on se rend compte que les gamins quand ils reviennent, ils nous demandent régulièrement des nouvelles des gens. Quand ils les voient ils sont vraiment super contents, ils ont vraiment investi au niveau de la personne. Et quand on a remis le document, les gamins qui étaient présents ont tous dédicacé le carnet pour l'auteur, c'est eux qui ont fait une dédicace à un écrivain, ce n'est pas la même chose, c'est quand même énorme. Donc il y a un investissement énorme.